

FRANÇOIS NEMO

**PLURISEMIE, INTEGRATION SEMANTIQUE,  
SOUS-DETERMINATION :  
RENDRE COMPTE DES SENS MULTIPLES EN EMPLOI**

**1. Introduction**

L'objectif de ce texte, sur la base des résultats obtenus en sémantique linguistique depuis une trentaine d'années, est de présenter et de décrire parmi tous les mécanismes qui régissent l'interprétation, ceux qui conduisent ou peuvent conduire à l'existence de «sens multiples». Atteindre un tel objectif va supposer d'introduire la notion de *plurisémie* et de la distinguer de celle de *polysémie*, la première concernant le caractère pluristratique de l'interprétation des emplois, la seconde concernant la diversité des emplois – tout en donnant des illustrations empiriques. Elle suppose aussi de comprendre que la question de la polysémie est insoluble sans théorie explicite ou implicite de la plurisémie, autrement dit sans théorisation de la diversité des strates interprétatives. Il faut donc pour identifier les strates concernées et renoncer à des strates traditionnellement tenues pour acquises, identifier les contraintes qui sont à l'origine de ces strates.

Elle suppose enfin de comprendre à la fois :

- la façon dont fonctionne l'intégration sémantique, autrement dit la façon dont, dans leur mise en relation, des contraintes sémantiques initialement disjointes en viennent à se trouver associées entre elles ;
- la façon dont un mécanisme de satisfaction de ces contraintes nommé «unification contextuelle», mécanisme qui est au cœur même du processus interprétatif, peut conduire à ce qu'une même contrainte puisse être satisfaite de différentes façons, rendant possible la production de doubles sens «locaux» ou d'emplois «pont».

**2. Plurisémie et polysémie**

La première question qui se pose quand on aborde la question des sens multiples est donc de savoir si cette expression n'a pas elle-même des sens multiples, à la

fois parce qu'elle peut se poser au niveau du signe comme de l'énoncé, ce qui n'est pas du tout la même chose, et parce ce qu'elle recouvre en fait à la fois une question très classique et une question qui ne l'est pas du tout et qui mérite d'être explicitée.

La première concerne les sens *alternatifs* d'un signe ou d'une séquence, soit respectivement la polysémie ou l'ambiguïté, alors que la seconde concerne des sens *superposés* (et simultanés) associés à l'emploi d'un signe ou d'une séquence, autrement dit ce que nous appellerons la *plurisémie*<sup>1</sup>. *Parler de sens superposés* ou encore de strates interprétatives repose sur un constat simple, à savoir que très souvent l'analyse des emplois montre que les interprétations ne sont pas exclusives les unes des autres mais en réalité cumulables, à la manière où il n'est pas possible par exemple d'opposer des emplois ayant une interprétation A et des emplois ayant une interprétation A+B, puisque les deux types d'emploi partagent la propriété A et que l'interprétation B n'annule pas l'interprétation A. Pour illustrer la différence entre ces deux questions, on peut citer dans le premier cas – outre les cas de polysémie ordinaire comme le fait que *bananier* puisse être à la fois le nom d'un arbre et celui d'un bateau – le fait que dans un énoncé de cantine de maternelle comme «*Seules les tables propres silencieuses et bien rangées pourront sortir*», le nom *table* puisse recevoir une interprétation différente pour chacun des prédicats présents (*propres, silencieux, bien rangée, sortir*), soit quatre interprétations différentes.

Et on peut citer dans le second cas l'exemple d'une blague mettant en scène un échange entre une maîtresse d'école et son élève comme :

- Madame, madame, est-ce que je peux être puni pour quelque chose que je n'ai pas fait ?
- Mais bien sûr que non, on ne va pas te punir pour quelque chose que tu n'as pas fait.
- Eh bien, ça va alors... je n'ai pas fait mes devoirs hier !

dans laquelle la séquence «*être puni pour quelque chose que l'on n'a pas fait*» se trouve certes pris entre deux interprétations alternatives (*être puni injustement* puis *être puni pour absence de travail*) mais qui toutes deux à leur façon rendent vrai le prédicat complexe «*être puni pour quelque chose que l'on n'a pas fait*», levier qu'utilise précisément l'élève pour éviter la punition en jouant sur le fait que «*ne pas faire quelque chose*» est interprété dans le premier cas comme «*ne pas faire quelque chose de mal*». Or ce type de constat ne peut être décrit et expliqué qu'à condition de poser l'existence simultanée, au niveau de chaque emploi (*être puni injustement* vs *puni pour absence de travail*), de plusieurs strates sémantiques superposées, à la manière où dire «*quelques*» d'un ton dépréciatif ou appréciatif peut présenter la quantité comme significative ou au contraire négligeable, et ajouter ainsi quelque chose à ce qui est dit sans annuler les autres strates sémantiques.

<sup>1</sup> Cf. Nemo, Petit & Portugais, 2012.

### 2.1. La polysémie comme difficulté empirique

Le fait que les mots ou les signes aient un ensemble de sens et qu'ils soient donc polysémiques est pour le linguiste une réalité empirique aussi incontestable – puisqu'ils sont très souvent irréductibles à une interprétation unique – que délicate quand il s'agit d'énumérer les différents sens supposés, et donc de clarifier la nature de cette différence.

Ceci se produit pour trois raisons principales :

- les emplois ne sont pas obligatoirement ni facilement discrétisables, en particulier parce qu'ils ne sont pas forcément strictement alternatifs ;
- le nombre de sens n'apparaît pas devoir ou pouvoir être limité, et varie considérablement selon le type et la taille des corpus utilisés ;
- tout ce qui est dans l'interprétation d'un signe ne semble pas pouvoir être considéré comme relevant de la polysémie s'il n'y a pas lexicalisation.

Ce qui revient à dire que si la polysémie est un objet théorique assez facile à circonscrire, il en est tout autrement empiriquement quand le linguiste se trouve confronté sur corpus au constat de la quasi-impossibilité de lister et de dénombrer les sens supposés ou, pour le dire autrement, à l'impossibilité de décrire à la fois les ressemblances et différences entre emplois sans adopter un modèle plurisémi-que.

### 2.2. Plurisémies

Un des principaux paradoxes de la sémantique est que si la quasi-totalité des approches contemporaines en sémantique – de la sémantique logique à la sémantique argumentative – supposent et défendent des conceptions impliquant l'existence d'une plurisémi-que, aucun ou presque n'en est venu à problématiser la plurisémi-que en tant que telle.

Relèvent ainsi d'une conception plurisémi-que du sens toutes les distinctions suivantes (pour n'en citer que quelques unes) :

- sens / référence (Frege) ;
- locutoire / illocutoire / perlocutoire (Austin) ;
- signification / sens (Benveniste) ;
- forme logique / forme propositionnelle ;
- instruction / interprétation (Ducrot) ;
- intenté / descripteur (Nemo) ;
- énoncé / contribution (Nemo) ;
- sens de la phrase / sens de l'énoncé ;

Relèvent aussi de la plurisémi-que des descriptions de l'énoncé pouvant porter – pour citer une modélisation de l'énoncé décrivant l'ensemble minimal des questions auxquelles tout énoncé doit répondre pour être compris<sup>2</sup> – jusqu'à 8 strates techniquement incontestables.

<sup>2</sup> Cf. Cadiot & Nemo 1997b.

Tout ceci n'implique pas que toutes ces « théories » embryonnaires de la plurisémié se valent, ou encore que des distinctions, comme celle existant entre sens littéral et sens figuré, ne gagnent pas à être repensées radicalement en termes de plurisémié. Car si l'on prend un énoncé comme « *Richard est un ours* », souvent défini comme une sorte de scandale sémantique (Prandi, Kleiber), et sa négation « *Richard n'est pas un ours, tu es tombé un mauvais jour, c'est tout* », on observe sans difficulté que :

- l'interprétation métaphorique se maintient alors que la phrase négative est littéralement vraie ;
- l'enchaînement n'est possible que du fait de l'existence d'un *inténué* (défini comme : « ce dont on parle indépendamment de ce que l'on en dit »), qui constitue une strate interprétative à part entière ;

et qu'il en serait de même si l'on considérait que dans l'interprétation usuelle de « *on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs* », il n'est pas possible d'identifier « ce qui est dit » de façon unisémié dès lors que cet énoncé proverbial dit bien à la fois que « *faire une omelette implique de casser des œufs* » ce qui est vrai et littéralement vrai, et quelque chose d'analogue à « *faut ce qui faut* » (ou encore « *on n'a rien sans rien* » ou « *tout se paye* »).

Le risque est donc maximum, tant empiriquement que théoriquement, qu'il y ait autant de conceptions de la polysémie qu'il y a de strates interprétatives, et que chacune de ces conceptions privilégiant telle ou telle strate, on en vienne à opposer les strates les unes aux autres, au nom de la supériorité supposée de telle ou telle. Ceci alors que ces strates coexistent en réalité, il n'y a pas plus de raisons de les opposer que d'opposer en physique forces gravitationnelle et électromagnétique.

J'admettrai ainsi que le sémanticien n'a pas à partir de l'intuition ni à la privilégier ou à la dénigrer, mais à adopter une démarche visant à construire le plurisémié de son observable de façon rigoureuse. Une chose en effet est de constater à propos d'un mot comme « *quelques* » qu'il est interprétativement et intuitivement associé à l'idée de pluralité – ce qui fait qu'interroger un informateur francophone sur ce que veut dire « *quelques* » conduira invariablement à une paraphrase comme « *plusieurs* » – une autre est de le décomposer en « *quelque-s* » pour se rendre compte que cette valeur (incontestable) de pluralité ne vient pas du signe « *quelque* » lui-même, que l'on trouve en effet aussi dans « *quelqu'un* », et que le sémanticien ne doit donc négliger ni la strate morphémique sous-jacente associée au composant « *quelque* » ni la strate constructionnelle où celui-ci se trouve associé avec la marque du pluriel. Tout comme il doit résister absolument à la tentation de projeter dans le morphème *quelque* la valeur interprétative associée à *quelques*, confondant ainsi output interprétatif et input sémantique.

### 3. Ces strates qui existent ou qui n'existent pas

Sans prétendre à une quelconque exhaustivité, il nous faut maintenant à la fois introduire quelques unes des strates dont l'existence peut aujourd'hui être considérée comme acquise et quelques unes des strates dont l'existence peut et doit être mise en doute.

#### 3.1. Des strates qui existent

Considérons donc l'énonciation de «*Paul, c'est quelqu'un!*» où l'on peut constater que la prosodie associée à l'énoncé construit une interprétation «appréciative» particulière, dont le linguiste ne peut ni nier l'existence (au nom de quoi ?) ni le caractère linguistique (marquage prosodique). Un tel exemple, aussi simple soit-il, permet en réalité d'identifier d'emblée pas moins de quatre strates qui chacune méritent d'être théorisées :

- une strate morphémique, qui ne peut être étudiée qu'en prenant en compte l'ensemble des emplois ;
- une strate constructionnelle associant routine interprétative et forme d'insertion grammaticale ;
- une strate contextuelle ;
- une strate de commentaire prosodique (emploi-type ; Petit, 2009, 2010) ;

#### 3.2. La strate morphémique

Trente ans de progrès dans la description des phénomènes de polysémie ont en effet permis d'isoler l'existence d'une strate morphémique / instructionnelle, associée à des morphèmes codant des indications / instructions qui, pour chacun des emplois, servent de déclencheur à tout le processus interprétatif, et qui fonctionnent comme des contraintes à satisfaire d'une façon ou d'une autre.

Moyennant quoi, ce que l'on appelle la polysémie s'explique par le fait qu'une même contrainte peut être satisfaite de plusieurs façons, à la manière où un ensemble de points peut satisfaire une même équation.

Il a ainsi été possible de démontrer que le morphème *enfin*<sup>3</sup> dans tous ses emplois indiquait que :

- il y a un problème à un moment donné ;
- un terme est mis à ce problème à un moment ultérieur.

Indications qui restent néanmoins sous-déterminantes, puisqu'elles ne précisent pas :

- à quel moment le problème se pose et à quel moment il est résolu ;
- quelle est la nature du problème et ce qui en fait un problème ;
- comment le problème est résolu.

<sup>3</sup> Cf. Nemo 1999.

Avec comme résultat d'observer des emplois opposés de *enfin*, associés à du soulagement ou à de l'irritation, qui concernent donc soit une situation où un problème qui s'est posé est maintenant résolu (le *enfin* «ouf») soit une situation où un problème se pose et où il est demandé qu'il y soit mis un terme (le *enfin* «stop») soit encore une situation où c'est le locuteur qui met performativement terme au problème (le *enfin* «oublions ça» de l'enchaînement «*c'est n'importe quoi!! ... Enfin! .... c'est la vie*»). Ceci sachant que le problème dont il est question peut aussi bien être d'ordre linguistique, comme dans le *enfin* correctif ou reformulateur («*tu prendras à gauche, enfin à droite*») que pragmatique, comme dans le classique *enfin* de complétude contributionnelle, qui marque que ce qui précède serait incomplet sans ce qui suit. Et sachant enfin qu'en prenant en compte la prosodie (Petit, 2009), on arrive à des profilages encore plus fins, puisque on constate le marquage prosodique d'une irritation aussi bien dans le cas signalé d'irritation directive («*taisez-vous enfin*») que dans les cas d'irritation résiduelle (le *enfin* «c'est pas trop tôt» que l'on observe par exemple dans des enchaînements comme «*le gouvernement a, enfin, décidé d'agir*»).

### 3.3. Les strates constructionnelles

Passer de la strate morphémique à la strate constructionnelle permet ensuite de passer de l'indication morphémique à l'interprétation constructionnelle. Et ainsi de séparer à tous les niveaux la question de l'interprétation des séquences de celle de l'interprétation des signes. Cela pose ainsi la question, dans la représentation sémantique de l'emploi d'un *si* par exemple, de distinguer, dans l'interprétation de «*si tu fais un pas, t'es mort*», ce qui est morphémique de ce qui vient de la séquence «*tu fais un pas, t'es mort*» et de son interprétation.

De même, si l'on prend maintenant les «mots» *table* ou *quelques*, il faut avant tout observer qu'il ne s'agit pas véritablement d'unités sémantiques au sens où il s'agirait d'unités atomiques susceptibles de constituer les unités sémantiques de base de la langue, ou encore de permettre de comprendre des combinaisons plus larges, mais bien d'unités intermédiaires, dont le sens n'est jamais premier. S'agissant de *quelque-s*, nous avons vu pourquoi, même si cela heurte l'intuition sémantique ordinaire qui, quant à elle, ne décompose pas en morphèmes. S'agissant de *table*, l'illusion est en partie liée au fait que les formats des dictionnaires sont de type [*table: meuble etc. ...*] mais se lisent [*une table est un meuble...*], ce qui revient à décrire comme le sens de l'unité *table* ce qui est en réalité le sens du SN [*une table*] et donc à injecter des contraintes sémantiques propres au quantifieur *un* dans l'unité *table*.

Les nombreux débats qui ont pu avoir lieu entre 1997 et ce jour, entre tenants d'une sémantique référentielle (Kleiber, au premier chef) et tenants d'une sémantique non dénomminative (Cadiot & Nemo notamment), ont donc porté sur la question de savoir si :

- on pouvait confondre les questions «Que veut dire *table* ?» et «Qu'est-ce qu'une table?» en privilégiant dans ce cas la strate dénomminative ;

- on pouvait confondre le morphème *table* (utilisé dans «*la table*» comme dans «*rétablir*») et le syntagme «*la table*», et notamment chercher à expliquer *table* dans *rétablir* à partir du sens dénominatif de *la table*.

Et ce, dans un contexte où l'ambiguïté d'un énoncé comme «*il faudrait mettre la table dans le jardin*» montre que l'on peut soit mobiliser la strate dénominative et donc l'objet «*table*», auquel cas il est question de déplacer un meuble, soit mobiliser les strates morphémiques et contextuelles et donc demander de «*mettre les assiettes, les couverts, les verres, l'eau, le pain, etc.*», et donc demander de disposer et mettre à disposition l'ensemble des choses dont on a besoin simultanément pour manger en société.

La notion de strate constructionnelle recouvre aussi tous les cas où le nombre d'arguments sémantiques présents dans l'interprétation est supérieur au nombre d'arguments présents dans la structure linguistique, ce qui impose à l'interprétant de trouver par lui-même les arguments non fournis et donc d'avoir recours au contexte. Avec comme résultat de faire des strates constructionnelles et contextuelles non pas des strates opposées ou relevant de logiques distinctes (sémantique versus pragmatique), mais bien, très souvent, les deux faces d'une même pièce, autrement dit des strates «*miroir*». Comme l'illustre l'exemple de *camionneur* et *truck-driver* dont l'interprétation est au bout du compte la même, mais dans lequel on a en français affaire à une construction exocentrique à verbe implicite, ce verbe devant être déterminé dans le contexte d'emploi alors que ce même verbe est explicite en anglais. On observe ce phénomène aussi en français avec la polysémie de *fourmilier* qui peut désigner aussi bien tout animal mangeant des fourmis (le *ant-eater* anglais) qu'un oiseau qui accompagne les colonnes de fourmis pour capturer les animaux que celles-ci dérangent (le *ant-bird* anglais).

Pour autant, il faut noter que l'on ne peut réduire la strate constructionnelle à la seule question de la sous-détermination, puisqu'on observe aussi la lexicalisation constructionnelle de valeurs qui *in fine* sont d'origine pragmatique et s'expliquent par des contraintes pragmatiques. Ce que l'on peut illustrer ici en observant que si l'emploi du nom *rouge-queue* à propos d'un oiseau :

- comme paire adjectif / nom, où il désigne «*une queue rouge*» ;
- comme construction exocentrique, où il désigne «*un X à queue rouge*» ;
- dans son emploi dénominatif, comme désignant un «*oiseau à queue rouge*» ;

relève de la sous-détermination et de l'interprétation contextuelle lexicalisée, elle n'explique pas l'ensemble de l'interprétation de *rouge-queue*, puisqu'il reste encore à interpréter «*avoir une queue rouge*» et que l'interprétation de ce prédicat s'avère non réductible à sa valeur de vérité (Nemo, Petit & Portugais, 2012) : il ne suffit pas en effet d'avoir la queue rouge pour être nommé *rouge-queue*, puisqu'il faut de surcroît que le rouge de la queue contraste avec le reste du corps : un oiseau tout rouge, bien qu'ayant bien une queue rouge, ne pourra pas être un rouge-queue. Ce phénomène s'avère n'être en rien spécifique à cet emploi, mais relever d'un phénomène général, que l'on retrouve à chaque fois que des énoncés cumulent une interprétation vériconditionnelle et une interprétation restrictive, à l'instar de *ouvert le mardi* (interprété comme «*ouvert seulement*

*le mardi*) ou *niche dans les Alpes* (interprété comme «ne niche en France que dans les Alpes»). Cette interprétation restrictive étant liée à l'existence d'une contrainte pragmatique d'exhaustivité.

### 3.4. Les strates contextuelles

Que le sens lexical soit en partie contextuel ne fait ensuite aucun doute et a été au cœur de la thèse de l'indexicalité générale du sens développée par Pierre Cadiot, thèse selon laquelle les signes sont avant tout des accès (et non des symboles) et ne déterminent que partiellement ce à quoi ils donnent accès : chaque point satisfait l'équation mais l'équation n'a aucun lien particulier avec tel ou tel point. Qu'est-ce à dire ?

D'abord que la référence (y compris dénomminative) se construit dans l'emploi : elle est donc pleinement indexicale, comme en témoigne le fait que *rouge-gorge* soit le nom d'un oiseau, alors que rien à part le fait d'avoir été employé à propos d'un oiseau ne permet de prédire cet état de chose. Cela démontre que le sens dénomminatif est bien le *résultat* d'un emploi (devenu usage) et non un sens premier.

Ensuite que ce qui est dit est toujours dit à propos de quelque chose, que je nomme *inténué*, et que comprendre ce dont on parle est irréductible à comprendre ce qu'on en dit. Comme le montre la négation des métaphores («*les journalistes ne sont pas des piranhas. Ils font leur boulot, c'est tout*») qui en maintenant l'inténué montre que les métaphores indexent bien des réalités concrètes. Mais aussi, pour reprendre un exemple de Sapir et de Ducrot, le fait que l'on puisse employer *peu* et *un peu* pour parler exactement de la même réalité factuelle, du même inténué, qui ne sera pourtant pas présenté de la même façon dans les deux cas. On retrouve ce cas à propos des mots pleins comme l'emploi par les écologistes du nom *biocides* pour ce qui est habituellement nommé *pesticides*, remplaçant ainsi par une accusation de nuisance à la vie ce qui était jusque-là présenté comme nuisant aux indésirables (pestes). On observe ainsi, puisque l'interprétant sait que ce qui est dit traduit ou trahit toujours un certain rapport à l'inténué, que l'identification de ce rapport va constituer une strate interprétative à elle toute seule, strate que l'on retrouve chez Frege dans la distinction entre *sinn* et *bedeutung* (cf. l'opposition entre «*étoile du soir*» et «*étoile du matin*») dès lors que tout réel (ici l'inténué «*vénus*») s'avère être associé à un point de vue lié à une certaine relation à l'objet (ici le moment d'observation par des humains de cet inténué), relation que Frege a identifiée au *sinn*.

C'est l'existence de cette strate qui a donné lieu aux travaux autour des propriétés dites extrinsèques (Cadiot & Nemo 1997a et b ; Cadiot & Lebas Eds 2003) qui ont montré le rôle crucial que joue cette strate dans l'interprétabilité des emplois et des énoncés. Ainsi deux énoncés à première vue opposés comme «*la nuit va être courte*» et «*la nuit va être longue*» peuvent-ils non seulement parler très exactement de la même chose (*ne pas dormir longtemps* étant égal à *veiller longtemps*) mais aussi parler presque toujours d'activités humaines associées à la nuit (comme *dormir*, *faire la fête*, etc.).



### 3.5. La strate de commentaire prosodique

L'idée que l'intonation est importante pour l'interprétation est un lieu commun qui n'a cependant eu aucun pendant théorique en sémantique pendant très longtemps. Sans pouvoir faire ici le tour de la question, il faut signaler l'identification récente d'un niveau interprétatif spécifique à la prosodie (Petit 2010 ; Nemo & Petit 2009, 2012) consistant en un commentaire prosodique sur ce qui est dit. Car si l'énoncé « dit quelque chose », la prosodie permet « d'en dire quelque chose », faisant de cette strate (« *ce qui est dit à propos de ce qui est dit* ») une strate à la fois méta-communicationnelle et exprimant la nature de la relation entretenue par l'énonciateur avec ce dont il (ou elle) parle, comme nous avons pu le voir à propos du contraste entre le *enfin* d'irritation résiduelle (« c'est pas trop tôt ») et le *enfin* de soulagement manifeste (« ouf »), ou encore entre une réalisation prosodiquement appréciative ou dépréciative de *quelques*, l'une et l'autre impliquant une sorte de jugement sur la quantité dont il est question.

### 3.6. Ces strates qui n'existent pas et pourquoi

Reconnaître l'existence de la plurisémié n'est cependant rien si l'on postule par ailleurs l'existence de strates qui n'existent pas en fait ou dont la nature est si éloignée de la représentation que l'on peut en donner que l'on ne peut plus rien comprendre ensuite à ce que l'on observe. Nous pourrions notamment discuter de notions comme les notions de sens littéral ou figuré ou encore de sens premier ou de sens dérivé, notions qui ne résistent pas à l'examen, mais nous nous contenterons ici faute de place d'interroger l'inexistence du sens des phrases.

#### 3.6.1. Inexistence du sens des phrases

Parmi les conceptions les plus doxales de la plurisémié, on trouve l'idée que le rapport entre une phrase et l'ensemble des énoncés issues de son énonciation serait plurisémié, autrement dit que chaque énonciation de cette phrase (et l'énoncé-token correspondant) hériterait du sens de la phrase, moyennant quoi la sémantique aurait à s'occuper du sens des phrases et la pragmatique du sens « ajouté » dans et par l'énonciation.

Le problème associé à cette conception reste néanmoins, au-delà du principe, d'être capable d'identifier concrètement ce que serait ce sens phrastique dont hériteraient tous les énoncés correspondants, et notamment de prouver que ce sens se maintient bien dans tous les emplois. Soit en effet un énoncé tel que « *ce sont les prisonniers communistes qui ont construit ce canal* », pour lequel il semble *a priori* que postuler l'existence d'un « sens de la phrase » ne pose pas de problème particulier. Or s'il se trouve, comme cela est le cas, que cet énoncé ait été entendu en Roumanie, on constate vite au contraire qu'il n'y a pas du tout l'interprétation qu'il aurait en Espagne ou au Chili. Car si dans ce dernier cas *les prisonniers sont communistes* (et selon toute vraisemblance prisonniers car

communistes), dans le premier cas (authentique) *les prisonniers* le sont des *communistes* (et selon toute vraisemblance prisonniers car anti-communistes). Ce qui montre à tout le moins que ce qui semble aller de soi ne va pas de soi et que ce que nous avons spontanément tendance à considérer comme le sens de la phrase n'était en réalité que le sens d'un énoncé-type de la phrase concernée<sup>4</sup>.

Or on sait que ce problème est tout à fait général, et que confronté à plusieurs interprétations possibles d'une même phrase, par exemple «*Paul a 18 ans*», le linguiste n'a en réalité que le choix de considérer une des interprétations comme étant le sens de la phrase (et les secondes comme incluant ce sens) ou d'essayer de comprendre pourquoi les phrases n'ont pas de sens. La seule tentative sérieuse de valider le premier choix a été proposée par Paul Grice, et adoptée comme caution des approches minimalistes de la sémantique, et consiste pour une phrase comme «*Paul a 18 ans*» – qui énoncée peut s'interpréter soit comme «*Paul a atteint l'âge de 18 ans*» et «*Paul a exactement 18 ans*» – à considérer que le sens linguistique de la phrase serait «*Paul a au moins 18 ans*», car vraie dans les deux cas, et que l'interprétation «*Paul a exactement 18 ans*» serait quant à elle pragmatique. Très critiquée par les sémantiques argumentatives, cette «solution» s'avère en l'occurrence être falsifiable par un simple test de négation, dès lors que si «*avoir 18 ans*» voulait dire linguistiquement «*avoir au moins 18 ans*», alors «*ne pas avoir 18 ans*» devrait ne pouvoir vouloir dire que «*avoir moins de 18 ans*», ce qui n'est absolument pas le cas, puisqu'un tel énoncé est parfaitement employable pour dire que quelqu'un a plus de 18 ans. Le tout conduit de nouveau au constat, même pour une phrase aussi simple que celle-là, qu'il n'y a en réalité aucun sens phrastique que l'on puisse retrouver dans l'ensemble des énoncés de cette phrase. Réalité difficile à penser mais que confirment encore plus radicalement des observations inattendues.

Rien de plus simple et de plus solide en effet que de poser que le suffixe *-s* du français ou encore que le déterminant *des*, a comme sens linguistique l'expression d'une pluralité. Rien de plus problématique pourtant que de constater ensuite qu'un échange comme :

- *avez-vous des enfants (des bagages, etc.)?*
- *oui, un.*

est parfaitement routinier en français.

Ceci dans la mesure où poser que «*des*» veut par définition dire «*plus que un*» se trouve contredit ici par le constat du fait que «*des*» est ici incontestablement interprété comme «*au moins un*». Or, le linguiste n'ayant pas sérieusement la possibilité d'insulter les contre-exemples à ce que pourrait lui dire son intuition, ou encore de considérer cette intuition acontextuelle comme une boussole scientifique, il/elle doit donc se rendre à l'évidence : la thèse selon laquelle tous les énoncés d'une phrase hériteraient du sens de cette phrase se heurte au constat qu'aucun sens phrastique ne se retrouve dans tous les énoncés et que toute promotion d'un sens au statut de sens premier échoue invariablement.

<sup>4</sup> Cf. Nemo & Petit 2009.

### 3.6.2. Des strates de sens aux strates de contraintes

Reste alors à comprendre pourquoi il en est ainsi, sans renoncer à l'idée que quelque chose est bien hérité par tous les énoncés, ce qui passe avant tout par une distinction entre contraintes à satisfaire et façons de satisfaire ces contraintes.

Imaginons que nous entendions dans la bouche d'un enfant l'enchaînement suivant :

- *Je n'ai pas 3 ans mais 3 ans et demi.*

Que constatons-nous ? D'une part que « *ne pas avoir 3 ans* » est ici interprété comme « *avoir plus de 3 ans* » (ce qui met encore plus à mal la solution gricéenne), d'autre part que « *avoir plus de 3 ans* » n'est pas interprété comme « *avoir au moins 4 ans* » et enfin que « *avoir exactement 3 ans* » est interprété comme « *ne pas avoir atteint 3 ans et demi* » et non comme « *avoir entre 3 et 4 ans* ».

Ce qui revient à constater que toutes les interprétations que nous pourrions croire associées aux prédicats « *avoir plus de 3 ans* » ou « *avoir exactement trois ans* » sont en réalité défaisables et ne sont donc pas des sens phrastiques. Et à constater d'autre part que chacune des interprétations observées correspond à une façon distincte de satisfaire une même contrainte, ce qui nous ramène à la façon dont différents points arrivent à satisfaire la même équation.

Il est donc possible de parvenir à la double conclusion suivante :

- *ce qui est hérité d'une phrase* comme ensemble d'éléments linguistiques *n'est pas un sens mais bien un ensemble de contraintes à satisfaire* ;
- il existe un ensemble de façons de satisfaire une contrainte donnée, *qui peuvent être contradictoires entre elles* mais qui toutes satisfont la contrainte initiale.

Revenons à nos exemples sur cette base, en observant que le fait que je puisse, *en parlant exactement de la même chose*, dire « *j'ai 18 ans depuis longtemps* » et « *je n'ai plus 18 ans depuis longtemps* », tient à ce qu'il y a deux interprétations possibles de « *ne pas avoir 18 ans* » à savoir « *avoir moins de 18 ans* » et « *avoir plus de 18 ans* » qui satisfont toutes les deux, mais de deux façons opposées, la contrainte de « *ne pas voir 18 ans* ». On peut observer que le fait que « *Paul n'a pas 18 ans depuis longtemps* » puisse vouloir dire aussi bien « *Paul a bien plus que 18 ans* » que « *cela fait peu de temps qu'il a atteint 18 ans* », s'explique de la même façon, puisque ce qui est dit est soit que « *Paul a plus de 18 ans* » est vrai depuis longtemps, soit que « *Paul a 18 ans* » n'est pas vrai depuis longtemps.

De même, le fait que « *les prisonniers communistes* » puisse recevoir plusieurs interprétations opposées montre que les seules contraintes linguistiques à satisfaire sont qu'il soit question de prisonniers et qu'il soit question de communistes, la relation d'identité ou d'altérité entre les uns et les autres ne se construisant quant à elle que dans l'interprétation de l'énoncé – en mobilisant un savoir sur l'histoire respective de la Roumanie et du Chili – et non dans la phrase.

Phénomènes interprétatifs dont on peut montrer qu'ils sont aussi à l'origine de paradoxes rencontrés en logique, et notamment du paradoxe du barbier (*Le barbier rase toutes les personnes qui ne se rasent pas elles-mêmes. Se rase-t-il ?*),

dès lors que ce dernier s'avère lié à la double interprétation possible du prédicat «*ne pas se raser soi-même*» du fait que pour tout un chacun «*ne pas se raser soi-même*» et «*être rasé par le barbier*» décrit la même situation (le même intention), alors que pour le barbier «*être rasé par le barbier*» et «*ne pas être rasé par soi-même*» s'excluent mutuellement. Et inversement que «*se raser soi-même*» et «*être rasé par le barbier*» est une même réalité s'agissant du barbier, alors que ces deux réalités s'excluent mutuellement pour tout autre que le barbier.

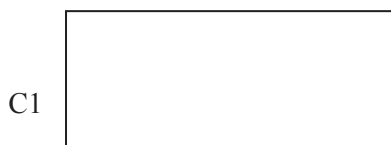
Ce qui démontre que si la thèse classique selon laquelle «*le sens d'une phrase est ce qui la rend vraie*» est fautive, dès lors que plusieurs choses (parfois contradictoires) peuvent rendre vraie une même phrase, c'est qu'en réalité «*le sens d'un énoncé dépend de ce qui le rend faux*», et que ce qui rend faux un énoncé dépend toujours de la façon dont il est employé.

### 3.7. *Intégration sémantique, système de contraintes et sens multiples*

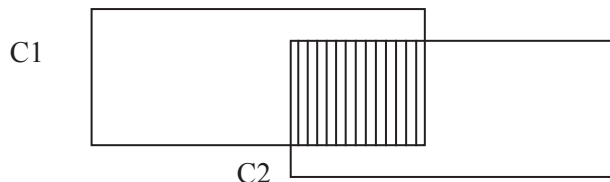
Au travers de la question relative à l'existence ou l'inexistence du sens des phrases, nous avons en réalité abordé ce qui a longtemps été nommé la question de la compositionnalité du sens, et qu'il est préférable d'appeler la question de l'intégration sémantique. Car si comme nous l'avons vu, certaines strates sont des strates de contraintes, il va nous falloir, dans cette dernière section, comprendre comment interfèrent les contraintes linguistiques (et non linguistiques) entre elles.

Pour ce faire, nous allons adopter une représentation graphique visant à rendre intelligible la nature des mécanismes dont nous avons observé les effets dans tous nos exemples.

Pour cela, nous allons admettre l'introduction initiale d'une contrainte (morphémique, prosodique, constructionnelle, etc.), que nous appellerons C1. Nous allons aussi admettre qu'il existe un ensemble de façons de satisfaire cette contrainte, représenté ici par le rectangle ci-dessous :

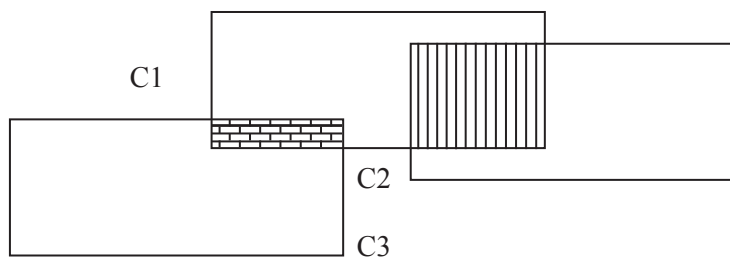


Comprendre ce qui se passe quand on introduit une contrainte C2 dans le système de contraintes (ou pool interprétatif), c'est comprendre que la mise en relation de deux contraintes initialement autonomes, ou contraintes primaires, va conduire à rendre interdépendantes la satisfaction des contraintes concernées, et donc à définir un nouvel ensemble, qui soit à la fois un sous-ensemble de C1 et un sous-ensemble de C2, et qui permette de satisfaire simultanément les deux contraintes à intégrer.

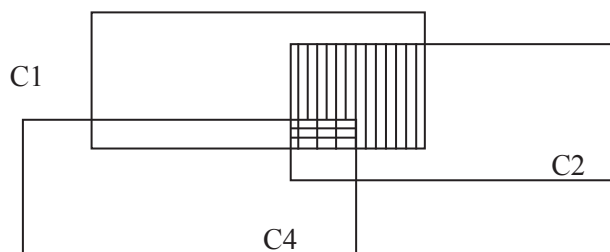


À partir de là, la multiplicité des interprétations associées à un signe ou une séquence tient à deux choses et notamment :

- au fait que si C1 est associé à C2 dans un emploi et à C3 dans un autre emploi, alors les conditions de satisfaction de C1 seront finalement différentes, divergentes ou même contradictoires entre elles, dans le premier emploi et dans le second ;



- au fait que chaque ajout de contrainte, ici C4 à C1+C2, réduira l'espace de satisfaction des contraintes et produira donc des interprétations de plus en plus spécifiques ;



- au fait que l'association de contraintes sémantiques et pragmatiques, comme la contrainte scalaire de binarisation du possible (Nemo, 1999) qui impose à un prédicat comme « avoir des enfants » de transformer un système sémantique à trois alternatives (« 0 » versus « 1 » versus « des ») en deux alternatives seulement (« 0 » versus « 1 ou des »), peut produire des interprétations inattendues ou encore superposées, comme c'est le cas quand « *il n'y a pas mort d'homme* » est interprété comme « *ce n'est pas grave* » et donne lieu

à polémique alors même que le fait qu'il n'y ait pas mort d'homme n'est contesté par personne ni annulé par l'autre interprétation.

- au fait que certains signes, à l'instar du *rob* de *dérober* ou du *rot* de *rotation*, s'ils imposent bien des contraintes sémantiques à satisfaire (et qui sont satisfaites), ne sont associés en tant que tels à aucune strate interprétative de satisfaction de contraintes et deviennent donc totalement opaques, l'intuition sémantique des sujets parlants se limitant aux strates de satisfaction de contraintes. Avec comme résultat de rendre imprédictibles les emplois des uns à partir de ceux des autres, à rendre *rétablir* non dérivable de *table*, *mortifié* non dérivable de *mort*, *meurtri* non dérivable de *meurtre*,

Au total et contre toute attente, expliquer les sens multiples et expliquer les sens opaques relève donc de la même explication et réconcilie sémantique et pragmatique dès lors que :

- les strates interprétatives qui sont des strates de contraintes se contentent d'imposer à l'interprétant des contraintes à satisfaire ;
- les strates interprétatives qui sont des strates de satisfaction de contraintes sont toujours liées à des formes contextuelles de satisfaction des contraintes à satisfaire, autrement dit à ce que l'on appelle ordinairement le sens ;
- les sens multiples (d'une même séquence) tiennent à ce qu'il y a plusieurs façons de satisfaire une même contrainte ou un même ensemble de contraintes.

Cette situation permet surtout d'expliquer le fait qu'alors que dans une approche combinatoire du sens, l'existence de sens multiples devrait conduire à une explosion astronomique des interprétations possibles, l'ajout de contraintes dans un système de contraintes produit exactement l'inverse, à savoir une restriction toujours plus grande des formes de satisfaction de l'ensemble des contraintes à satisfaire.

#### 4. Conclusion

Si la sémantique linguistique est l'étude de l'ensemble des contraintes linguistiques qui pèsent sur l'interprétation, nous avons donc vu que la polysémie était liée au fait qu'il existe un ensemble de façons différentes de satisfaire les mêmes contraintes et que la plurisémie était assez largement la résultante de la diversité des contraintes à satisfaire. C'est cette double réalité qui fait de l'étude de l'une comme de l'autre les seules façons de parvenir à une sémantique explicative, qui transforme la diversité des emplois et des interprétations en une fenêtre unique sur les contraintes qui régissent l'interprétation et donc en une solution plutôt qu'un problème. Loin d'être des phénomènes marginaux ou périphériques, la diversité des sens comme la superposition des strates interprétatives doivent donc être comprises comme des révélateurs de la nature réelle des mécanismes qui régissent l'interprétation.

## Bibliographie

- BENVENISTE, Émile. Problèmes sémantiques de la reconstruction. *Word*, 1954, X, 2–3; repris dans *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris: Gallimard, 1966, 289–307.
- BOUCHARD, Denis. *The Semantics of Syntax*. Chicago: Chicago University Press, 1995.
- CADIOT, Pierre; NEMO, François. Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale. *Journal of French Language Studies*, 1997a, 7, 1–19.
- CADIOT, Pierre; NEMO, François. Pour une sémiogénèse du nom. *Langue française*, 1997b, 113, 24–34.
- CADIOT, Pierre; LEBAS, Franck. Ed. *La constitution extrinsèque du référent*. *Langages*, 2003, 150.
- CADIOT, Pierre; TRACY, Leland. On n’a pas tous les jours sa tête sur les épaules. *Sémiotiques*, 1997, 13, 105–122.
- CADIOT, Pierre; VISETTI, Yves-Marie. *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*. Paris: PUF, 2001.
- CRUSE, Alan. Word senses as construals. *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 2002, 2, 37–52.
- DIXON, Robert; AIKHENVALD, Alexandra. *Word: A Cross-linguistic Typology*. Cambridge: Cambridge University Press, 2002.
- DUCROT, Oswald. L’interprétation en sémantique : un point de départ imaginaire. In *Dire et ne pas dire*. Paris: Hermann, 1987, 307–323 [1972].
- FUCHS, Catherine. *La paraphrase*. Paris: PUF, 1982.
- GASIGLIA, Nathalie; NEMO, François; CADIOT, Pierre. Meaning and the Generation of reference. In *Generative Approaches to the Lexicon*. Ed. Pierrette BOUILLON. Genève: Université de Genève, 2001.
- GOLDBERG, Adele. *Constructions*. Chicago: University of Chicago Press, 1995.
- KLEIBER, Georges. Sens, référence et existence : que faire de l’extra-linguistique? *Langages*, 1997, 127, 9–37.
- NEMO, François. *Contraintes de pertinence et compétence énonciative : l’image du possible dans l’interlocution*. Thèse de Doctorat. Paris: École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1992.
- NEMO, François. The Pragmatics of Signs; The Semantics of Relevance; The Semantic/Pragmatic Interface. In *The Semantics-Pragmatics Interface from Different Points of View*, Amsterdam: Elsevier Science, CRI SPI Series, Chapitre 13, 1999, 343–417.
- NEMO, François. Pour une approche indexicale (et non procédurale) des instructions sémantiques. *Revue de Sémantique et Pragmatique*. 2001a, 9–10, 195–218.
- NEMO, François. *Contributions, énoncés, constructions, morphèmes. Éléments pour une linguistique de la signification et de l’interprétation*. Thèse d’Habilitation à diriger des recherches. Paris 8, 2001b.
- NEMO, François. De la génération du sens. Remarques sur la sous-détermination. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2002a, 12, 7–15.
- NEMO, François. Morpheme Semantics and the Autonomy of Morphology. The Stable Semantics of (Apparently) Unstable Constructions. In *CLS 37: The Panels. Papers from the 37th Meeting of the Chicago Linguistic Society*. Ed. Mary ANDRONIS; Christopher BALL; Heidi ELSTON; Sylvain NEUVEL. Vol. 2. Chicago: Chicago Linguistic Society, 2002b, 453–468.
- NEMO, François. Indexicalité ou catégorisation : le sens entre signification et dénomination. In *La représentation du sens en linguistique*. Ed. Pierre LARRIVEE; Doiminique LAGORGETTE. Munich: Lincom Europa, 2002c, 49–70.
- NEMO, François. Indexicalité, unification contextuelle et constitution extrinsèque du référent. *Langages*, 2003, 150, 88–105.
- NEMO, François. Constructions et morphèmes : réflexions sur la stabilité en sémantique. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2004, 15–16, 19–35.

- NEMO, François. Discourse Particles as Morphemes and as Constructions. In *Approaches to Discourse Particles*. Ed. Kerstin FISCHER. Amsterdam: Elsevier, 2006, 415–449.
- NEMO, François. Reconsidering the Discourse Marking Hypothesis. In *Connectives As Discourse Landmarks*. Ed. Agnès CELLE; Ruth HUART. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing, Pragmatics and Beyond New Series, 2007a, 195–210.
- NEMO, François. La sémantique peut-elle être catégorielle? In *La représentation du sens en linguistique 2*. Ed. Denis BOUCHARD; Ivan EVRARD; Etleva VOCAJ. Bruxelles: Boeck-Duculot, 2007b, 35–52.
- NEMO, François. Interprétation temporelle et signification (non temporelle): de *toujours* à *tout*. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2009, 25–26, 97–119.
- NEMO, François. Pour une sémantique non combinatoire en morphologie (et syntaxe): introduction aux notions de *pool* et d'*intégration sémantique*. In *Liens linguistiques, études sur la combinatoire et les composants*. Ed. Camino ÁLVAREZ CASTRO, et alii. Berne: Peter Lang, 2010a, 117–130.
- NEMO, François. Routines interprétatives, constructions grammaticales et constructions discursives. *Revue Estudos Linguísticos*. Université de Lisboa, 2010b, 35–54. [http://www.clunl.edu.pt/resources/docs/revista/n5\\_fulltexts/5b%20francois%20nemo.pdf](http://www.clunl.edu.pt/resources/docs/revista/n5_fulltexts/5b%20francois%20nemo.pdf).
- NEMO, François; CADIOT, Pierre. Un problème insoluble (2)? *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2007, 2, 9–40.
- NEMO, François; PETIT, Mélenie. De la prosodie en discours à la prosodie en langue: lexicalisation de la forme prosodique des emplois-types. In *Actes d'IDP 09*. Paris, 2009, 303–312.  
In: [http://makino.linguist.jussieu.fr/idp09/docs/IDP\\_actes/Articles/nemo.pdf](http://makino.linguist.jussieu.fr/idp09/docs/IDP_actes/Articles/nemo.pdf).
- NEMO, François; PETIT, Mélanie. Sémantique des contextes-types. In *Études de sémantique et pragmatique françaises*. Ed. Louis de SAUSSURE; Alain RIHS. Berne: Peter Lang, 2012, 379–403.
- NEMO, François; PETIT, Mélenie; PORTUGUES, Yann. Profilage sémantique et plurisémie. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2012, 31, 7–22.
- NEMO, M. Prosodie et sémantique des mots: pour une morphologie élargie. In *Liens linguistiques, études sur la combinatoire et les composants*. Ed. Camino ÁLVAREZ CASTRO, et alii. Berne: Peter Lang, 2010, 99–114.
- TURNER, Ken. Ed. *The Semantics-Pragmatics Interface from Different points of View*. Amsterdam: Elsevier Science, CRI SPI Series, 1999.
- VICTORRI, Bernard. La polysémie: un artefact de la linguistique? *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 1997, 2, 41–62.

### Abstract and key words

The aim of the text is to present some of the mechanisms which have been identified in linguistic semantics as leading to “multiple senses”. After introducing the notion of plurisemy and contrasting it with polysemy, it thus describes “semantic integration” (i.e. the way semantic constraints associates one with another), using multiple examples, and shows how the diversity of constraints which have to be satisfied implies the coexistence within interpretation of various interpretative strata, but also how the satisfaction of a single constraint may take various forms and thus lead to multiple meanings. Different strata which have been identified so far (namely morphemic, constructional, contextual, prosodic comments) are then described, while it is also shown the inexistence of anything that could be called “sentence meaning”, for if sentences do introduce constraints on interpretation, the way these constraints can be satisfied is not introduced by the sentence. It is finally shown that i) within a pool of constraints, each constraint actually drives the interpretation of the others; ii) and that as a consequence, far from being a marginal or peripheral phenomenon, both the diversity of meanings and the superposition of interpretative strata must be recognized



for what they are, namely an open window into the real nature of the mechanisms which govern interpretation.

Plurisemy; polysemy; semantic integration; semantic constraints; interpretative strata

*François Nemo*  
*Université d'Orléans*  
*francois.nemo@univ-orleans.fr*

